



HAL
open science

Se tenir ensemble, entre vivants vulnérables au milieu du chantier urbain

Marie Kenza Bouhaddou

► **To cite this version:**

Marie Kenza Bouhaddou. Se tenir ensemble, entre vivants vulnérables au milieu du chantier urbain. Colloque International Immobilier durable 2022, ESPI2R, Oct 2022, Paris, France. hal-04031796

HAL Id: hal-04031796

<https://hal.science/hal-04031796>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Kenza Bouhaddou,

« Se tenir ensemble, entre vivants vulnérables au milieu du chantier urbain » ? Colloque Immobilier durable ESPI 2R, Paris 19-21 octobre 2022

Introduction

Ma réflexion s'inscrit dans un contexte marqué par de profonds repositionnement politiques, sociaux, urbains et environnementaux et un « impératif délibératif (Blondiaux, 2009). Du point de vue politique, nous constatons les limites d'une participation citoyenne normative qui conduit à envisager la participation habitante comme une alternative redonnant sa place aux savoirs d'usages et permettant de rebattre les cartes du jeu politique (Bacqué, 2005 ; Blondiaux, 2008 ; Barrault-Stella et Talpin, 2021) mais dans bien des cas, ce savoir est cantonné aux questions de proximité (Deboulet et Nez, 2013). En outre, la « *crise de la sensibilité au vivant* » conduit à envisager le vivant comme décorrélé de l'humain (Morizot, 2020) et à le considérer comme un objet technique. Enfin, du point de vue social, la participation des habitants est le levier principal d'action et de contrôle pour garantir les performances environnementales des projets urbains. Cependant, la recette miracle du « vivre ensemble » cache une invisibilisation de pratiques habitantes, une reproduction de rapports de domination et une éco-citoyenneté normative (Boissonade et Valegeas, 2018).

Ma communication s'appuie sur une recherche impliquée menée dans le cadre de ma thèse¹ portant sur des projets participatifs de ménagement de l'espace public avec des habitants, auprès de l'artiste Thierry Boutonnier (« *Prenez Racines !* » et *E-clos*) et poursuivi dans le cadre de la recherche création *L'école de la forêt urbaine*, à Villeurbanne, en périphérie de Lyon, depuis 2021. Ces recherches se caractérisent par un « faire » central, pour les habitants participants aux projets, pour l'artiste et pour moi-même d'une part, et d'autre part, par une situation au cœur, mais en marge, d'opérations immobilières d'envergure.

Dans un tel contexte, le vivant est convoqué pour revivifier des dynamiques participatives qui s'essoufflent et pacifier les relations avec un public difficile à faire participer. De la même manière, on s'adosse sur une supposée universalité du rapport au vivant pour faciliter l'allers-vers et faire entrer certains quartiers et populations en démocratie, comme on les fait entrer en environnement, en témoigne l'intérêt pour l'agriculture urbaine et le succès de récents d'appels à projets comme « Quartiers fertiles ».

¹ Thèse *Logement social et nouvelles pratiques artistiques*, sous la direction d'Hélène Hatzfeld au CRH-LAVUE, Université Paris Nanterre, soutenue en 2019.

L'objectif de ma communication est d'éclairer les solidarités des « vivants vulnérables » que sont les habitants « empêchés » des quartiers en renouvellement urbain et les arbres urbains et de montrer comment ils peuvent créer des solidarités émancipatrices, permettant d'une part, de rebattre les cartes du jeu politique et d'autre part, de prendre part pour repenser leur place dans l'échiquier des projets urbains.

Mon hypothèse est que des arbres-parents urbains développent des caractéristiques génétiques et des semences intéressantes pour l'adaptation au dérèglement climatique et à la spécificité de contextes urbains denses. Ces arbres sont aussi les témoins d'une histoire d'ancrages pluriels des habitants de quartier en renouvellement urbain. Enfin, ils sont non seulement le support d'une revitalisation de l'écologie politique, à l'heure de l'anthropocène, mais bien une clé pour repenser la soutenabilité comme manière de se tenir ensemble, entre vivants vulnérables.

Faire éclore l'idée d'une école de la forêt urbaine

L'idée d'une *école de la forêt urbaine* puise ses racines en 2010 dans une proposition autour du vivant, appelée « *Prenez Racines !* », dans le quartier Mermoz-Nord, dans le 8^e arrondissement de Lyon. Il s'agit d'une expérimentation artistique menée conjointement par l'artiste Thierry Boutonnier et la MJC Laënnec-Mermoz dans un quartier d'habitat social concerné par un important projet de renouvellement urbain.



Pépinière de « *Prenez Racines !* » en 2013 (@MJC Laënnec-Mermoz)

Cette expérimentation s'est déroulée en parallèle d'un projet de renouvellement urbain mené par le bailleur social GrandLyon Habitat, comprenant des réhabilitations, des démolitions, le relogement de

nombreux habitants et la reconstruction d'un tout nouveau visage pour le quartier. Un chantier de plus de 10 ans se prépare alors pour les habitants.

Thierry Boutonnier fait alors plusieurs propositions mettant en scène le vivant, c'est finalement un verger urbain d'une quarantaine d'essences qui sera choisi par les habitants.

La pépinière urbaine qu'il propose est composée d'arbres - pour la plupart des fruitiers - choisis et parrainés par des habitants du quartier, qui les planteront et les soigneront, avant de les transplanter, en 2015, dans un verger dont l'emplacement a été négocié dans le quartier nouvellement livré. Un groupe de « parrains-marraines » se constitue alors autour des arbres, dont le noyau dur reste, à ce jour, pratiquement inchangé.



« Parrains-marraines » avec l'artiste en 2010 (@MJC Laënnec-Mermoz)

Le soin des rosiers, sur différentes géographies et la distillation donnent lieu à des moments de construction partagée et à des célébrations.

A partir de la transplantation des arbres dans le verger, l'artiste n'est plus présent sous la forme de résidence à Mermoz. C'est alors qu'en 2017, un projet de ménagement du vivant dans l'espace public est confié à la MJC par le maître d'ouvrage du projet urbain. Le projet est baptisé *e-Clos*. Il s'agit d'une expérimentation menée, sans l'appui de l'artiste, avec les « parrains-marraines » et un groupe de jeunes, autour du vivant et dans une visée participative (co-conception, co-fabrication, co-gestion et co-animation du lieu).



Le site a été aménagé grâce au concours des habitants, sous la forme de chantiers participatifs pour créer du mobilier urbain, des espaces de plantation, une parcelle permacole et un poulailler.

Co-fabrication d'une bibliothèque de rue en 2019 (@MJC Laënnec-Mermoz)

Dans la continuité de ces projets, une recherche création appelée *L'Ecole de la forêt urbaine* a été lancée. Elle s'adosse à l'expérimentation *Gratte-Terre*, démarrée en avril 2020 dans le cadre d'un projet d'urbanisme transitoire initié par la SERL, avec Thierry Boutonnier, dans la ZAC Gratte-Ciel à Villeurbanne.

Ces pratiques artistiques arboricoles participatives ont permis de s'appuyer sur le vivant pour développer le pouvoir d'agir habitant et accompagner les transformations urbaines. Dans un second temps, le vivant s'est révélé comme un acteur à part entière, portant ses temporalités, culture et solidarités propres. J'ai pu observer que ces temporalités, cultures et solidarités, plutôt qu'être vécues comme des contraintes pour lesquelles il fallait développer des solutions techniques, ont été envisagées comme des ressources dans une histoire de transmissions entre les habitants.

Ceux qui étaient alors présentés comme les « empêchés » du projet urbain, cantonnés à un rôle subalterne, jouant un rôle de *social/green washing*, ont développé une véritable puissance d'agir.

Se décaler, faire un pas de côté, négocier

Le contexte dans lequel se développent les projets analysés est très normatif. Des règles du jeu sont établies et des acteurs assignés à des rôles par la compétence officielle, dans le cadre du projet urbain. Aussi, pour l'artiste, comme pour les participants, s'agit-il d'introduire « *un écart créatif* » (Rancière, 2022 : 12) afin de pouvoir exister en marge du projet urbain, tout en déconstruisant la

normativité managériale. J'appelle cette stratégie « *le ménagement de projet* » (Bouhaddou, 2019 : 455).

Le règle de départ de « *Prenez Racines !* » est d'accompagner, par le biais d'un projet artistique de pépinière urbaine, les habitants d'un quartier en renouvellement urbain, durant la période de chantier, pour leur permettre de mieux vivre la transformation. Cette vision, paternaliste mais courante dans le cadre de la politique de la ville, suppose que les habitants aient besoin – comme des enfants - d'être « accompagnés ». Les « parrains-marraines » en devenant autonomes et en développant aux côtés de l'artiste un pouvoir d'agir transgresseront donc la règle initiale.

Une pratique commune aux acteurs de ces projets est leur usage d'une sémantique de résistance. C'est ainsi qu'une « nappe du temps » représentant les différentes temporalités et spatialités du quartier, a été imprimée sur une toile cirée² qui ensuite servi de nappe pour déguster le gâteau à la forme de l'autopont détruit³ réalisé par une habitante-pâtissière, « *le territoire, c'est la nappe sur laquelle on mangeait* », explique Thierry Boutonnier avec malice, « *afin de partager le gâteau avec le quartier* »⁴.



Cette sémantique de résistance s'appuie sur des relations d'affect et sur l'humour. En utilisant l'humour, l'artiste se place du côté des habitants, faisant de celui-ci une source de pouvoir des dominés. Il suscite aussi du plaisir ou, selon l'expression de Spinoza, des « *passions joyeuses* », capables de donner de la puissance d'agir et de contrebalancer la peur, la colère et l'angoisse du relogement. Cet humour, nourri par de fortes relations affectives contamine les relations de pouvoir pour interroger leur légitimité.

Marraine plantant l'artiste en 2010 (@MJC Laënnec-Mermoz)

Ce principe de décalage est au cœur des projets analysés. En effet, la temporalité des arbres est difficilement conciliable avec celle d'un projet urbain et encore moins avec celle des financements annualisés dans le cadre de la politique de la ville. Aussi, au lieu de tenter de coller aux temporalités institutionnelles et techniques, les acteurs de ces projets ont défendu un rythme propre au végétal.

² Il est commun dans les instances de concertation dans le cadre de projets urbains d'utiliser des bâches représentant le projet urbain comme support d'explications.

³ La destruction de l'autopont, en 2010, en tant que première démolition dans le quartier Mermoz, a marqué le démarrage du projet de renouvellement urbain.

⁴ Thierry Boutonnier, en entretien informel avec l'auteure, MJC Laënnec-Mermoz, Lyon, le 24 avril 2019.

Le financement annuel de l'ANRU a pu alors exceptionnellement être étalé sur plusieurs années pour mieux prendre en compte la temporalité spécifique des arbres.

Sur l'idée du *landclaiming*, l'artiste a réussi à négocier une parcelle de 750 m² d'un territoire en pleine expansion immobilière avec la Métropole de Lyon, sur un foncier initialement destiné à la promotion immobilière privée.

On retrouve la même énergie transgressive à Villeurbanne, lorsque l'artiste annonce en 2021 qu'il souhaite donner 1000 arbustes à la collectivité, dans un contexte où les arbres sont considérés par les pépiniéristes et les acheteurs public comme des produits onéreux. Il s'agit, pour lui, de déplacer le vivant de l'espace mercantile dans lequel il est pris vers le commun. En outre, ces arbres, mis « hors-circuit des pépiniéristes »⁵ ont, comme les arbres de « Prenez Racines ! », opéré une « contagion latérale » de l'espace public, pour reprendre l'expression de Latour.

L'érable rouge, planté au moment de la réalisation du grand ensemble, a été menacé d'abattage durant la phase de démolition. Durant plusieurs années, il se trouvait au centre de la pépinière, protégé par son enceinte.



Tree Party sous l'érable rouge en 2010

En 2015, au moment de la transplantation des arbres et du démantèlement de la pépinière, l'érable rouge est menacé. L'un des jeunes parrains, ému par le devenir de l'arbre a alerté l'artiste, la médiatrice et les autres « parrains-marraines ». Ces derniers ont alors négocié avec l'architecte en charge du projet urbain pour que l'arbre ne soit pas arraché.

In fine, l'arbre a pu être intégré au cahier des charges du projet et préservé. Il est toujours là, sa qualité et son importance sont reconnues et sa présence en atteste.

La forme de ce type d'actions peut sembler naïve et leur portée dérisoire, il n'en reste pas moins qu'elles sont toujours sous-tendues par une radicalité politique écosophique qui a pour ambition « *changer la distribution des places et des identités, des espaces et des temps* » (Rancière, 2022 : 83).

⁵ Thierry Boutonnier, en entretien avec l'auteure, dans son bureau à Lyon 9, le 24 avril 2022.

De nouvelles solidarités qui se bricolent entre vivants vulnérables

Comme je le montre dans ma thèse⁶, les projets dont il est ici question, sont pris dans un projet de renouvellement urbain dont la superficie, le budget les placent dans un rapport d'échelle⁷, qui, s'il peut sembler défavorable permet en réalité d'avoir une marge de manœuvre. Ces projets presque confidentiels, en marge et au bord sont dans une « marge créatrice », pour reprendre l'expression d'Hélène Hatzfeld et témoignent d'un nouvel écosystème social, politique et symbolique.

Cette capacité créatrice est présente chez de nombreux acteurs de ces projets. Elle est, bien sûr, présente chez l'artiste mais elle apparaît de façon plus inattendue chez les participants et les chercheurs qui bricolent. Revenons un instant sur l'étymologie de « bricoler » qui signifie : aller en zigzag ou de manière imprévue. Il y a aussi dans ce terme l'idée de quelque chose d'insignifiant : une bricole.

Les vivants vulnérables ne sont pas inactifs, au contraire, ils agissent et bricolent des « ruses » au sens où l'entend De Certeau, pour recomposer un nouvel espace relationnel. Ils braconnent pour « refictionner le monde » (Rancière, 2022). Pour Rancière, la réalité est tissée de fiction, dans laquelle il y aurait, d'un côté, ceux qui savent et sont capables et de l'autre, ceux qui ne savent pas et sont incapables

Les « laboureurs » sont souvent des laboureuses

Bien que dans les premiers temps, j'ai pu noter une certaine mixité des participants, dans le temps long, j'ai observé que les participants les plus investis étaient des femmes.

Avec le temps, d'improbables paires se forment. C'est ainsi qu'une amitié inattendue est née entre deux des marraines de « *Prenez Racines !* » que tout semblait séparer au départ. Elles se rejoignent pourtant autour du vivant, l'une y retrouvant ses racines rurales et l'autre un attrait petit bourgeois

⁶ Ma thèse *Logement social et nouvelles pratiques artistiques*, soutenue en 2019 à Paris-Nanterre, explore la question de la relation entre management de projet urbain et « ménagement de projet » sensible. Je montre comment le management de projet n'annule pas le ménagement, au contraire, des créolisations – liées à l'engagement des acteurs à titre individuel – se mettent en place.

⁷ A titre de comparaison financière, le budget de « *Prenez Racines !* » est d'environ 60 000 euros contre 2 millions d'euros pour le projet de renouvellement urbain.

pour le jardin. L'une ne maîtrisant pas toujours bien l'écrit et le français, c'est l'autre qui joue le rôle de porte-voix et de traductrice. Inséparables, elles jardinent quasi quotidiennement ensemble, si bien qu'elles semblent indissociables l'une de l'autre. Prises séparément, les voix de ces femmes ne portent pas ou peu, mais d'une voix commune elles portent le message du vivant. Elles véhiculent une connaissance qui relie, qui entre en « *résonnance* » avec le monde, comme le décrit Hartmut Rosa, plutôt que d'être dans un « *rapport muet* ».

Ce qui caractérise cette voix du vivant portée par ces femmes, est une attention, un *care* qu'elles se portent mutuellement, qu'elles portent au groupe et aux arbres. Aussi, reprends-je librement la notion de « *laboureurs* » - ces *faisers*, *résilients* et *émancipés* - que Boris Cyrulnik oppose aux « *mangeurs de vent* » (Cyrulnik, 2022), pour dire que les *laboureurs* sont souvent des *laboureuses*. Le *care* a longtemps été compris comme une qualité féminine moralement positive, il est désormais considéré comme une éthique pour maintenir, perpétuer et réparer le monde, dépassant une affaire de sensibilité et permettant de penser les conditions de la mise en commun des vulnérabilités partagées entre membres du vivant (Tronto, 2009).

Reconquérir la parole pour s'émanciper

La dimension processuelle des projets analysés ne peut être comprise que si on en parle, d'où l'importance des mots et du discours. En outre, le contexte de « *crise de la sensibilité au vivant* » (Morizot, 2020) se traduit par un appauvrissement des mots, des concepts et des relations avec le vivant. Nous ne disposons que de très peu de mots pour qualifier ces relations. Un travail de libération des discours est donc entrepris par l'artiste et les participants pour construire de « *nouvelles puissances narratives* » (Rancière, 2022 : 24).

Comme le souligne Rancière, l'émancipation passe par une reconquête de la parole pour se ressaisir des mots. Comme les ouvriers, qui en s'emparant du langage montrent qu'ils sont autre chose que des gens qui grognent, mais des êtres capables de raisonner. Aussi, les vivants vulnérables, pour s'émanciper, doivent-ils « *libérer la véritable scène du discours, celle des témoins muets* » (Rancière, 2022 : 13). L'agir naît d'abord dans une reformulation et une réappropriation du langage qui permettent de poser un nouveau regard sur les choses pour construire un autre récit.

Dès le début de ma thèse, j'ai démarré, aux côtés de l'artiste, un travail autour des mots. Puis, dans une forme d'acculturation, nous nous sommes mis à enrichir certains mots ensemble.

Les premiers termes sur lesquels nous avons travaillé sont « domestication » et « élevage », deux termes liés à l'histoire familiale de l'artiste, puisqu'il a grandi dans une exploitation bovine. Il explique qu'élever est aussi s'élever « *se construire [autrement que] dans un rapport de domination, s'élever avec d'autres êtres qui nous peuplent* ». Un sens qui rejoint celui d'*elevare*⁸ qui signifie entre autres : porter plus haut. Le terme de « domestication » indépendant de tout rapport de domination et placé d'emblée dans une relation de soin et de relation, un sens que l'on retrouve dans *domesticitas*⁹ qui signifie relations, vie commune. C'est d'ailleurs un motif qui englobe l'ensemble de sa pratique artistique, puisque son site internet s'appelle « domestication »¹⁰.

Le terme d'entretien que l'on associe généralement à la culture productive et aux logiques de maintenance a aussi le sens de « se tenir ensemble ». « *Les mots sont la matière sensible de la démocratie* » (Rancière, 2022 : 15), ce qui signifie que penser l'entretien dans une logique interactionnelle de soin, en dehors d'une logique productive conduit à penser la technique au service du vivant et à rendre visible la valeur de « se tenir ensemble », en termes de légitimité et financiers.

Plus récemment, j'ai entamé avec l'artiste un déplacement de termes issus de notre héritage post-colonial. Cela n'est pas chose aisée, car ces termes sont associés à des souffrances humaines qui rend difficile une appropriation pour nourrir le rapport au vivant. Toutefois, le vocabulaire de la guerre, de la déportation, du racisme et de l'esclavage éclaire particulièrement nos rapports au vivant, aujourd'hui. Il ne s'agit pas de comparer ou de hiérarchiser les souffrances, mais de comprendre comment la domestication des arbres s'appuie sur un système de valeurs et un récit, fondés sur de faux postulats. Comprendre de quelle manière une pensée fondée sur le suprémacisme d'un être sur un autre relève des mêmes rouages intellectuels que l'idée de la domestication des arbres. Il y a donc un travail à faire pour sortir ces mots de leurs carcans afin de comprendre comment ils sont pris dans notre agir avec le vivant et comment ils le définissent et/ou l'empêchent. Cela permet de comprendre la violence et la brutalité d'une culture qui asservit et met en place des mécanismes de réduction du réel. La valeur d'un arbre est déterminée par ces récits, alors, en construisant d'autres récits, cette fois-ci fondés sur la valeur culturelle millénaire des arbres, leur connaissance, leurs réseaux de solidarités, leurs manières de communiquer, d'être au monde et aux autres, on pourrait revoir nos relations au vivant, par là-même, revoir la manière dont nous nous partageons les « *parts du sensible* » (Rancière, 2000).

Un autre terme est celui de « mémoire », d'ailleurs, largement convoqué par les artistes dans le cadre d'accompagnement des habitants lors d'opérations de renouvellement urbain. Ce n'est

⁸ REY Alain (2012), *Dictionnaire historique de la langue française. Tome 1*, Le Robert, p. 1145

⁹ REY Alain (2012), *Dictionnaire historique de la langue française. Tome 1*, Le Robert, p. 1063

¹⁰ Site Internet de Thierry Boutonnier : <http://www.domestication.eu/>

toutefois pas dans ce sens-là que nous avons bricolé le mot, mais dans sa proximité sémantique avec le mot agricole « remembrement ». Ce dernier n'est pas sans rappeler « *to remember* » : se souvenir, en anglais. En agriculture le remembrement est un démembrement. Il est d'ailleurs intéressant de noter le lien avec le mythe d'Orphée, démembré par les Ménades. Dans ce mythe, les membres du chanteur sont recueillis pour être enterrés au pied du Mont Olympe et Bacchus, affligé, mure alors toutes les femmes présentes dans de tortueuses racines pour les métamorphose en arbres.

Ce vivant que je ne saurais voir



Démolition sur fond d'arbre en 2014 (@Sophie Fueyo)

En tant qu'architecte et urbaniste, je ne peux que faire constat de l'invisibilisation du vivant. Bien souvent, dans les plans de masses des projets urbains, un arbre se résume à un cercle vert, avec un diamètre plus ou moins fantaisiste, qui tous comme les habitants dans les images de concours d'architecture, sont frappés de transparence.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années de recherche impliquée et de dialogue avec Thierry Boutonnier que j'ai commencé à appréhender la complexité des arbres. Ces arbres souffrent d'une double invisibilisation. La première concerne leur nature d'acteurs du vivant, d'êtres sociaux et politiques et la seconde, concerne leurs compétences en termes de solidarités. Des expérimentations comme *Le Parlement de la Loire*¹¹ qui tentent de d'esquisser les contours de la personnalité juridique du vivant restent marginales et même si l'importance des arbres est chose acquise pour la plupart des urbanistes et élus, il est encore courant de voir circuler l'idée qu'un jeune arbre a la même valeur

¹¹ A l'origine, il s'agit d'une recherche-crédation menée entre 2019 et 2020 par le Pôle des Arts Urbains à St Pierre des Corps autour de l'existence juridico-politique du fleuve. Elle a donné lieu, depuis, aux *Auditions de la Loire*.

qu'un arbre mature coupé. Cela témoigne du fait que l'on écarte de l'équation, la dette environnementale et culturelle d'un arrachage. La comptabilité du vivant se fonde souvent sur un récit qui nous arrange.

Lire les arbres est un impensé, on ne sait pas « *faire des relations tissées* » avec eux (Zhong Mengual, 2021 : 79) et on méconnaît les techniques de plantation, les usages du foncier, et le vrai coût de la production arboricole. Au lieu de cela, on demande à l'écologie de se conformer à l'idée de production et on exige des résultats de l'arbre !



Bourgeons sur fond de travaux et lien en 2014 (@Sophie Fueyo)

Plus encore, le soin que nous apportons aux arbres dit quelque chose de notre rapport au monde et aux autres et traduit une posture anti-libérale contre la marchandisation du vivant, dans laquelle la résilience humaine et arboricole sont interconnectées. Encore faut-il pouvoir « voir » !

Ces projets, dans lesquels humains et arbres tissent des liens rejettent la culture du résultat, de l'efficacité ou de l'optimisation, ce qui est recherché, au contraire, c'est ce que Thierry Boutonnier appelle « la robustesse », qui n'est pas une force en contre mais, au contraire intimement liée à la vulnérabilité des êtres et des relations.

Ils posent aussi différemment la question du temps. En effet, le temps de ménagement des autres et des arbres est un moment de suspension qui échappe aux hiérarchies ordinaires. C'est dans ce temps de suspension que la « *dissensualité vivante* » se situe (Rancière, 2022). Ce temps déplace et met à mal le temps de gestion des affaires. En d'autres termes, la démocratie, au sens politique noble est dans les marges, les interstices, les écarts mais aussi dans un impensé comme le vivant.

Bibliographie

BACQUE Marie-Hélène (2005), « Dispositifs participatifs dans les quartiers populaires, héritage des mouvements sociaux ou néolibéralisme ? Empowerment zones aux États-Unis et politique de la ville en France », *Gestion de proximité et démocratie participative*, M.-H. Bacqué, H. Rey, Y. Sintomer éd., Paris, La Découverte, p. 81-99

BARRAULT-STELLA Léa, TALPIN Jeanne (2021), « Ce qu'être représenté-e veut dire. La relation de représentation du point de vue des citoyen·nes », *Participations* 2021/2 (N° 30), pp. 7-38

BLONDIAUX Loïc (2008), *Le nouvel esprit de la démocratie. Actualité de la démocratie participative*, Seuil

BLONDIAUX Loïc (2009), « L'impératif délibératif », *Rue Descartes* 2009/1 (n° 63), pp. 28-38

BOUHADDOU Marie Kenza (2019), *Logement social et nouvelles pratiques artistiques*, Université Paris-Nanterre

HARAWAY Donna (2009), *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Éditions Jacqueline Chambon

MORIZOT Baptiste (2020), *Manières d'être vivant*, Actes Sud

RANCIERE Jacques (2000), *Le partage du sensible*, La Fabrique

RANCIERE Jacques (2022), *Penser l'émancipation. Dialogue avec Aliocha Wald Lasowski*, L'Aube

TRONTO Joan (2009), *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Editions La Découverte

ZHONG MENGUAL Estelle (2021), *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Actes Sud